

Vanessa Brassier

Je(u) *

Au jeu des parlêtres, on naît perdant en gagnant la vie. Telle est la règle universelle imposée par la loi du signifiant : chacun paye le prix de sa venue au monde, que la psychanalyse nomme, étrangement, *castration*. Si la perte (de jouissance) est d'entrée de jeu, irréductible, le sujet n'a-t-il alors d'autre choix que d'inventer sa façon de se débrouiller avec cette mauvaise donne ? Du jeu du *Fort-Da*, première trouvaille du tout-petit pour combler le trou creusé par le départ de la mère grâce à l'Autre du signifiant, jusqu'au scénario du fantasme où le sujet se « constitue dans son propre jeu ¹ » pour se faire valoir, l'invention ludique tente de répondre au *troumatisme* de naissance. Un jeu existentiel où qui perd (la complétude) gagne (la cause perdue de son désir avec son lot d'insatisfactions). Un jeu où ce que l'on mise, notre fameux objet *a*, prélevé sur le corps pulsionnel, vient imaginativement masquer le manque structural en donnant consistance factice aux partenaires en présence : le sujet se fait être, grâce à son objet pulsionnel favori, pour un Autre qui est supposé en jouir. Mais, dans ce scénario réparateur, « supplément ludique ² » et défense contre le réel, joue-t-on à son profit ? C'est un fait d'expérience qu'à ce jeu-là, si l'on en tire bien quelques bénéfices, on se donne aussi beaucoup de mal. En témoigne la satisfaction paradoxale des symptômes qui fixent la jouissance du fantasme au prix fort de la souffrance du sujet. Une « jouissance ruineuse ³ » donc, qui mène quelques-uns en analyse.

Alors, que paye-t-on en analyse, si cher et si longtemps, au regard du coût de la vie et des symptômes qui, inéluctablement, en dérivent ? Je poursuis ici avec la métaphore du jeu, employée par Freud et plus encore par Lacan, pour rendre compte de l'analyse – de ce qu'on y mise, de ce qu'on y perd, de ce qu'on y gagne. Un jeu qui comporte ses propres règles, d'abord celle, fondamentale, de l'association dite libre – d'une forme paradoxale de liberté où les mots ne « se socient ⁴ » pas au hasard. Non pas un jeu de hasard donc. Mais non pas un jeu prévisible pour autant : quand bien même

la demande est pesée en début de partie, on ne peut en anticiper ni le déroulement ni l'issue, et ses effets restent incalculables. Seule est assurée l'absence de garantie.

Qui joue ? Qui paye ? Dans cette entreprise commune, chacun des partenaires paye son « écot ⁵ », disait Lacan. L'analyste, en effet, ne reste pas hors du jeu, il y engage son désir, ce reste énigmatique de sa propre analyse : à chaque partie, il paye de ses mots, de sa personne, de son jugement le plus intime, au prix de sa subjectivité et de ses affects, relégué à occuper la place dite du mort dans le jeu de bridge. De l'autre côté, l'analysant paye de prime abord *pour* aller mieux, mais sait-il *ce* qu'il paye ? Dans l'après-coup, il pourra dire peut-être qu'il aura payé pour découvrir les règles cachées de son propre je(u) inconscient, pour apercevoir quelle a été sa mise dans le scénario fantasmatique qui a ordonné ses choix existentiels, plaisirs comme douleurs, jusqu'au jeu infernal où sa névrose l'emprisonnait. Le savoir aura-t-il changé un peu la donne, en fin de partie ? C'est sans doute l'un des gains escomptés de l'analyse, mais longtemps l'analysant s'en défend.

En effet, dans la partie de l'analyse, le sujet qui s'y engage, divisé, intervient lui-même comme enjeu : il mise son être, le petit *a*, « résidu », « déchet » du sexe, « de quelque chose qui s'est joué ailleurs, d'où il est tombé du désir de ses parents ⁶ ». Ce qu'il s'en raconte, dans ses dits analysants, le campe d'abord dans une position défensive, d'opposition ; non pas contre le partenaire analyste, mais vis-à-vis de ce que Lacan a introduit comme le « troisième joueur », un joueur dérangeant mais avec qui il faut compter. Ce troisième, c'est le réel du sexe, la réalité de la différence sexuelle. Et l'analyste, en bon meneur de jeu, devra l'immiscer dans la partie, car l'analysant, lui, ne veut rien en savoir : « pudeur radicale », dit Lacan. Le « suprême de la ruse » de l'analyste est, se faisant le complice de son analysant, de l'amener à ce point de réel et de lui apprendre à faire avec sa division de sujet. Voilà même le « seul gain concevable ⁷ » à ce qu'on paye en analyse : entamer cette pudeur radicale, cette horreur de savoir.

Je dirais simplement pour finir : et si, en analyse, on payait l'accès au je(u) ? À entendre dans son équivoque comme l'avènement d'un dire singulier, d'un dire Je, et comme un certain franchissement du tragique de la vie vers sa dimension comique ; une capacité à jouer avec ce qu'il reste de son symptôme, avec les mots qui en font l'étoffe. Payer pour un nouveau je(u) qui laisse place à l'humour, au rire, ce gain de plaisir du trait d'esprit qui, déjouant la censure, se joue de soi, de l'autre et peut-être de la castration, un temps.

*[↑](#) Intervention aux Journées nationales de l'EPFCL, « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? », à Paris, le 26 novembre 2022.

1. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.

2. [↑](#) *Ibid.*

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 52.

4. [↑](#) J. Lacan, « Ouverture de la Section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.

5. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 589.

6. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 19 mai 1965.

7. [↑](#) *Ibid.*